

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

PREMIÈRE PARTIE

XII — FOU TCHÉOU

(Suite)

Enfin, les rives déjà peu élevées s'abaissaient encore, s'éloignèrent, se confondirent avec la lande de sable qui borde la mer, et les noires silhouettes des vaisseaux de l'escadre apparurent dans les lointains qui s'éclaircissaient.

On était sauvé pour de bon. Sylvestre respira et eut un gros rire :

— Ça y est, maintenant.

Assis sous la cabane à toit arrondi du sampan, Gilbert et Philippe étaient demeurés très silencieux, pris l'un et l'autre par la même pensée.

Quel pouvait être cet inconnu, qui avait tenu leur vie entre ses mains ?

— Drôle d'homme ! prononça Philippe, au moment où le sampan quittait l'arroyo.

— Il vous préoccupe encore ?

— Prodigieusement. Quelle impression a-t-il faite sur vous ?

— Mauvaise, déclara nettement Gilbert.

— Il s'est cependant conduit en parfait galant homme.

— Aussi me suis-je reproché de n'éprouver pour lui que de l'antipathie ? Notre vie était à sa merci...

— Par mon imprudence.

— Cela vous corrigera, peut-être, dit Gilbert en souriant...

— Oh ! certainement... dit Philippe en riant.

Et aussitôt il ajoutait à mi-voix :

— Jusqu'à la prochaine occasion. Bref c'est une adorable aventure à raconter ; et comme nous ne reverrons sans doute jamais notre mystérieux aventurier, vous avez vraiment tort de garder de lui une fâcheuse impression.

— Je crois, au contraire, que nous le reverrons.

— Et pourquoi ?

— N'y a-t-il pas des choses que l'on pressent sans le moindre motif ?

— Eh bien, s'il vient jamais à Paris, je me ferai un joli succès en le présentant à mon Cercle.

— Je vous le laisserai de grand cœur, car je ne tiens nullement à le revoir.

— Vous êtes un original, je n'insiste pas, dit Philippe.

Et il alluma un cigare, aussi tranquille que s'il revenait d'une petite promenade dans la baie de Saint-Malo.

Le jour se levait rapidement ; les postes et l'escadre s'éveillaient.

Ceux qui virent passer le sampan des deux amis supposèrent simplement qu'ils étaient sortis de très bonne heure. Personne ne put soupçonner le danger auquel ils venaient d'échapper.

— Et, si vous m'en croyez, dit Gilbert à Philippe, nous garderons le silence sur cette aventure ; elle ne nous ferait aucun bien auprès de l'amiral.

Dans la journée, Philippe regagnait le *Bayard*. Et, peu de temps après, il recevait l'ordre de rejoindre son torpilleur dans la baie de Kelung, où il avait été laissé sous le commandement d'un enseigne.

Gilbert eut, aussi, bientôt terminé sa mission à terre, et le contre-amiral le chargea de diverses expéditions dans les environs.

Pendant près d'une année, les deux amis se trouvèrent presque toujours séparés, ne se rencontrant que par hasard.

La guerre suivait son cours sur la terre ferme, moins heureuse parfois que sur mer, malgré l'héroïsme de nos soldats ; mais c'était une étrange guerre qui se faisait à l'autre bout de l'Asie et que nos hommes politiques avaient la prétention de diriger de Paris.

Ils la dirigeaient fort mal, gênaient sans cesse les généraux par des instructions absurdes, souvent contradictoires, et surtout ils se laissaient bernier par les ambassadeurs chinois qui sont d'admirables négociateurs dans l'art de gagner du temps.

Cette conquête, en somme fort acceptable, qui aurait pu s'accomplir facilement, coûtait les plus grands sacrifices, en argent et en hommes. Un des plus cruels fut celui résulta d'une paix mal conclue avec la Chine.

La place de Lang-Son devait nous être cédée par le Céleste Empire ; mais lorsqu'une petite colonne d'environ quatre cents hommes fut chargée d'aller l'occuper, sous le commandement du lieutenant-colonel Dugenne, elle fut reçue, près de Tac-Lé, par une armée chinoise forte de huit mille hommes.

Dans cet affreux gâchis, deux officiers furent tués, cinq blessés, vingt-quatre soldats tués et soixante-trois blessés, sans compter les "coolies", — les porteurs annamites, — dont une centaine environ succomba : drame épouvantable, mais bien glorieux pour nos soldats ; car malgré la pluie de balles chinoises qui ne cessa pas un instant, même la nuit, on ne laissa ni un fusil, ni une cartouche, ni un blessé sur le champ de bataille.

Une telle trahison appelait une vengeance éclatante.

L'amiral Courbet accomplit alors le célèbre bombardement de Fou-Tchéou, une des pages les plus éclatantes de la marine française.

La ville de Fou-Tchéou, une des plus considérables de l'Empire du Milieu, possédait un important arsenal construit jadis par deux officiers de la marine française, MM. d'Aiguebelle et Ciquel.

Cet arsenal était situé à une quinzaine de kilomètres en avant de la ville, sur la rivière Min, dans laquelle l'amiral Courbet s'était audacieusement enfoncé.

La rivière Min, large en certains endroits comme un bras de mer, puis soudain rétrécie et encaissée par de hautes montagnes, devait être dans la pensée des mandarins chinois, le tombeau de la flotte française.

Elle avait, en effet, en face d'elle, l'arsenal très bien défendu, et la flotte chinoise, nombreuse et bien armée ; et, pour regagner la haute mer, elle serait obligée de franchir les goulets de Ming un et de Kimpai, hérissées de formidables fortifications, bordées de torpilles électriques et où le fleuve, large seulement de trois ou quatre cents mètres, force les navires à passer à portée de pistolet, sous le feu même des batteries chinoises.

Les Chinois avaient rassemblé là une douzaine de navires de guerre réunissant cent quarante-cinq pièces de fort calibre pouvant lancer les projectiles de cent à cent cinquante kilogrammes, plus une dizaine de torpilleurs et de brulots.

Un camp retranché, placé sur une hauteur, défendait l'arsenal ; et toute la rade était dominée par d'imposantes batteries garnies de canons Krupp et de canons Armstrong.

On l'a déjà dit, et l'expression est parfaitement exacte : l'amiral était pris comme dans une souricière.

Et, pour attaquer la flotte ennemie, l'arsenal, le camp retranché et les batteries, il n'avait que neuf bâtiments en bois, dont un seul cuirassé et quelques torpilleurs.

Sur ces navires se trouvaient seulement soixante-quinze canons, tous à découvert, sauf les grosses pièces de la *Triomphante*, et presque tous d'un calibre inférieur à ceux des Chinois.

Et encore, pendant l'action, fallut-il se priver du *Château Renard* et de la *Saône* qui allèrent surveiller la passe de Kimpai, où les Chinois voulaient couler une quarantaine de jonques, chargées de pierres, et mouiller des torpilles, ce qui aurait rendu impossible le retour en pleine mer.

Il ne restait donc que la *Triomphante*, le *Duguay-Trouin*, le *d'Estaing*, le *Villars*, le *Volta*, petit éclairer sur lequel l'amiral avait mis son pavillon pour pouvoir s'avancer plus près de l'arsenal — la *Triomphante*, sur laquelle était habituellement son pavillon, calant deux mètres de trop pour remonter la rivière au même point que le *Volta* — enfin les canonnières *l'Aspic*, la *Vipère*, le *Lyre* et les torpilleurs.

Le 22 août, l'amiral reçut, par dépêche, l'autorisation d'ouvrir les hostilités.

Le Conseil de guerre fut réuni immédiatement à bord du *Volta* ; et l'amiral commença par ces mots :

— Notre premier devoir est de couler la flotte chinoise ; ce ne sera pas long, je l'espère.

Puis toutes les instructions furent données. L'attaque aurait lieu le lendemain.

L'opération ne pouvait se faire qu'au moment de la marée, c'est-à-dire vers deux heures de l'après-midi.

Le 23, le temps était admirable ; la flotte chinoise, par ses couleurs éclatantes sous le beau soleil, formait un amusant contraste avec son ennemie, moins bariolée, mais reluisante et toutes les deux se couronnaient de la fumée des machines, tandis que les matelots, pleins d'entrain des deux côtés, faisaient le branle-bas de combat.

Certainement, ce jour-là, Chan-Pel-Loug — ils ont tous des noms abominables ! — qui était le chef de la défense, croyait qu'il allait nous vaincre, et il avait communiqué sa confiance à ses soldats et à ses marins. On put voir, dans la matinée, les canots torpille chinois s'avancer comme pour faire sauter nos navires ; il est vrai qu'un canon braqué sur eux suffisait pour les chasser.

Cinq minutes avant deux heures, comme le reflux se faisait sentir, l'ordre du combat fut donné, la canonnade éclata et toute la rade se couvrit aussitôt de fumée. Les navires français se rapprochaient tranquillement des forts de l'escadre qui ripostaient avec fureur.

Ce n'était plus comme à Thuan-An, où le premier jour, les canons ennemis n'avaient pu atteindre les navires.

Déjà plusieurs officiers français étaient tués ou blessés. Le feu de l'ennemi se concentrait sur le *Volta*, le vaisseau de l'amiral Courbet qui s'était avancé à moins de deux cents mètres de la côte et qui était criblé de projectiles.

L'amiral, debout sur la passerelle, servait de cible aux ennemis ; il semblait ne pas s'en apercevoir et donnait ses ordres avec la même assurance, avec la même fermeté que s'il avait manœuvré dans la rade de Brest.

Déjà, son aide de camp était tombé, frappé à la hanche par un éclat d'obus.

Le pilote qui dirigeait le navire, tombait aussi, la poitrine emportée ; et il répétait, en mourant :

— Toujours tout droit.

En ce moment, dans une éclaircie de fumée, on put voir les torpilleurs, ces moucheron, comme disait le vieux Karadec, qui, sous une grêle de balles et d'obus, filaient droit vers les vaisseaux qui leur avaient été désignés.

Ce jour-là, Gilbert Morel commandait son torpilleur sans remords : le dernier courrier de France lui avait apporté son titre de lieutenant de vaisseau.

La veille, avant de prendre un peu de repos, il avait soigneusement inspecté son navire et ses hommes : il connaissait bien le vaisseau chinois qu'il était chargé de couler : il avait confiance.

Dès les premières lueurs du jour, il était debout et écrivait ces quelques lignes :

"Ma mère, c'est pour aujourd'hui ; je t'embrasse une dernière fois. Si je succombe, pardonne-moi... Mais j'espère bien ne pas succomber."